Chronique du Sport

SPORT NAUTIQUE

Les régates de Roubaix

Personne n'ignore que sa majesté Léopold II, roi des Belges porte un vif intérêt aux exercices sportifs ; le club nautique « Trois Étoiles » vient d'en recevoir une aimable.

Un télégramme nous apprend que le roi adresse à cette société un superbe objet d'art pour être décerné à une équipe victorieuse du tournoi nautique du 27 mai.

Nous sommes fiers de voir accorder à nos sympathiques coréligionnaires cette haute marque de bienveillance.

ESCRIME

Assaut de la salle Lacroix à Roubaix

L'assaut d'armes organisé par M. Lacroix, professeur, à l'occasion de l'inauguration de sa salle, rue de Lille, 236, a parfaitement réussi.

Une partie des meilleurs tireurs de Lille et Roubaix avaient répondu à l'aimable invitation de notre nouveau compatriote.

Les spectateurs très nombreux également ont applaudi chaleureusement les différents assauts.

M. Fél x Delesclusa, tireur émérite, avait bien voulu accepter la présidence de cette séance.

La première partie comportait cinq assauts entre MM. Herpin, professeur à Lille et Lacroix à Roubaix ; Dutat et Vanacker, professeurs à Roubaix ; Morillon, élève de M. Michaud et Guilly, élève de M. Herpin ; Boisseau, professeur au Grand Cercle à Lille et Vanacker à Rouba x ; Bart, professeur à Lille et Chatel, maître d'armes au 16e chasseurs.

MM. Herpin, Lacroix, Boisseau, Vanacker, Dutat, Chatel, etc., ont été chaleureusement applaudis, d'abord dans leur salut, puis dans l'assaut.

Très alerte, très prompt à la riposte, M. Lacroix possède un jeu superbe ; M. Dutat est un tireur très élégant, plein de science dans son jeu qu'il mène avec beaucoup d'adresse ; M. Boisseau mérite les mêmes éloges ; c'est avec une aisance parfaite qu'il tient la planche.

L'assaut entre MM. Bart et Chatel a été très intéressant.

A la deuxième partie il nous a été donné d'applaudir successivement MM. Boisseau et Dutat, Herpin et Bart qui ont fourni un assaut des plus émouvants par ses nombreux corps à corps.

A la fin de la séance, M. Félix Delesclusa, en termes choisis, a félicité chaleureusement les tireurs et plus particulièrement M. Lacroix qui a su recevoir dignement ses invités.

En terminant M. Delesclusa a un mot aimable pour la presse qui on le sait, ne ménage pas son concours qui intéresse l'escrime.

VÉLOCIPÉDIE

Succès de Jules Delespierre au Vélodrome Illois

Beaucoup de roubaisiens h r à l'ouverture de la saison vélocipédique au Vélodrome Illois où nous avons pu assister aux succès de Jules Delespierre du S. V. R. qui est arrivé premier dans sa série et premier finaliste de la course régionale bi-juniors monté sur une Whitworth.

Championnat de la Ville de Tourcoing

C'est hier matin, dimanche 6 mai, qu'a eu lieu le championnat vélocipédique de la ville de Tourcoing sur le gravier de Linselles à Quesnoy, deux fois aller et retour soit 25 kilomètres.

Le jury a été composé comme suit :

Stator : M. Colombier, bureau à Linselles ; MM. Desseaux, président de l'U. V. T. ; Hubeau et Colombin, bureau à Quesnoy ; Libaire Gérard, Florin Vanschange et Desmarcheller.

Sur les lieux de la course étaient présentes les notab lités du sport vélocipédique des environs.

A 8 heures 40, 18 coureurs sont en ligne et à 8 h. 44 m. 30 s., le stater donne le signal de départ.

— Voici l'ordre d'arrivée à Quesnoy-sur-Deûle :

1° Arthur Lesomte, en 45 minutes, 14 secondes — 2° Thomas Delvoye, en 46 m. 50 s. — 3° Victor Couvreur, en 50 m. 45 s. — 4° Nestor Courtois, en 52 m. 22 s. — 5° Armand Goguenheim, en 54 m. 50 s. — 6° A. Delahousse, en 56 m. 55 s. — 7° Jules Dutrieu, en 58 m. 35 s. — 8° Charles Asseman, en 60 m. 22 s.

En chemin MM. Cattoen, Courtois et Asseman sont tombés ; cet dernier même a eu sa machine complètement brisée ; sans ce malheureux contretemps MM. Courtois et Asseman eurent certes été mieux placés.

A midi, les coureurs faisaient leur entrée triomphale au café Belle Vue, siège de l'Union vélocipédique Tourquennoise, où les vins d'honneur ont été offerts.

Après une petite allocution, M. Angustin Desseaux a remis au champ on de Tourcoing, une croix d'honneur et a engagé M. Lecomte, à persévérer et à porter bien haut cette année le drapeau de la ville de Tourcoing.

Les huit premiers arrivés ont eu chacun une récompense.

Il nous reste en terminant à remercier la commission de l'Union vélocipédiqu tourquennoise, de l'affabilité avec laquelle elle a reçu les membres de la presse.

COURSES DE CHEVAUX

Concours hippique de Saint-Omer

A l'occasion du concours qui aura lieu à Saint-Omer les dimanche 13 et lundi 14 mai 1894, les gares ci-dessous dans un périmètre limité par les lignes de St-Omer à Lille, Bétheune, St-Pol, Etaples, Boulogne, Calais, Dunkerque, Ghyvelde, Houpines, dit vent sont autorisées à délivrer des billets d'aller et retour ordinaires de 1re, 2e et 3e classe, tarif spécial G. V. n° 2, valable pendant 7 jours, du vendredi 11 au jeudi 17 inclusivement.

Chronique Locale

ROUBAIX

Succès de la "Roubaisienne"

Une dépêche nous apprend que la société de gymnastique la *Roubaisienne* a remporté, hier, au concours de Gilly (Belgique) une éclatante victoire contre les sociétés allemandes, anglaises, belges. Elle a obtenu le premier prix d'ensemble et le premier prix de section. Les autres concours ne sont pas terminés.

Les vainqueurs rentreront mardi. Une réception enthousiaste les attend.

LE BONHEUR DES ESCARPES

Quand une municipalité fait des économies, sagement comprises, on peut s'en féliciter, mais quand elles sont préjudiciables aux nombreuses classes en général et à l'ouvrier en particulier, notre devoir est de protester, c'est ce que nous faisons pour la façon dont on entend éclairer notre ville.

Au ouellement, par ordre, la compagnie du gaz allume les réverbères à 8 heures 1/2 du soir et l'éteint à 11 heures 1/2 du matin.

En d'autres termes on allume quand il faut déjà nuit et on éteint quand il fait encore nuit.

Durant les quelques heures pendant lesquelles la ville reste plongée dans une obscurité voulue, les voleurs et les escarpes ont beau jeu, ils sont dans leur élément et peuvent travailler en toute sécurité ; mais les honnêtes gens protestent énergiquement et les ouvriers se rendant ou revenant de leur ouvrage seraient on ne peut plus aises d'y voir clair.

Tout le monde estime que cette économie de 1 m ère est inepte et nous sim ns à croire que si la municipalité est soucieuse de ses administrés, elle reviendra sur une décision déplorable, en rétablissant un éclairage que tout le monde réclame.

Les funérailles de M. Duquennoy

— Une foule considérable a conduit à sa dernière demeure, hier après-midi le regretté Jean-Baptiste Duquennoy, conseiller municipal.

La levée du corps a eu lieu à quatre heures Wait, domicile du défunt, par le clergé de St Sépulcre.

Les coins du poêle étaient tenus par MM. Milbée, Jonin-ainé, Aff. Couvez, Carpentier, Wat et, D. Penant et Victor Lefebvre, conseillers municipaux.

Derrière le cercueil marchait escorté d'un cordon d'agents de police, le conseil municipal, ayant à sa tête MM. Henri Carrette, maire, Desobry, Lagers et Castelain, adjoints.

M. Ou vier étant retenu empêché, s'était fait excuser près de la famille.

Derrière le conseil municipal venaient les différents chefs de service de la mairie, MM. Sayet, secrétaire général ; Barroy, secrétaire central ; Pellier, préposé en chef de l'octroi ; Varlet, directeur de la voirie ; Collier, architecte de la ville ; Salembier, receveur municipal ; M. Bippert, directeur du contrôle ; Deverny, chef du bureau des finances ; Obin, chef de bureau du secrétariat.

Puis une délégation des différents services municipaux, de la police, de la gendarmerie, de l'octroi, etc.

Le deuil était conduit par les deux fils du défunt.

Dans la foule avait pris place la *Solidarité* société républicaine dont faisait partie M. Duquennoy.

Nous avons remarqué outre les nombreux amis de ce dernier, MM. Desbarbieux, conseiller d'arrondissement, Debuchy, Fauvergue, ancien conseiller municipaux.

Le cortège est arrivé au cimetière vers cinq heures et demie, l'affluence avait encore grandie, et l'on avait toutes les peines du monde à se frayer un passage.

Aucun discours n'a été prononcé.

A six heures la cérémonie était terminée.

*

M. Olivier Branquart nous communique la note *suivante qu'il a adressée à la famille de M. J.-B. Duquennoy :*

M. Olivier Branquart, adjoint au maire de Roubaix, présente à Mme veuve Duquennoy, ses meilleurs remplissements de condoléances, ainsi qu'à toute sa famille.

Sa femme étant tombée malade ce matin, M. Branquart éprouve le plus vif regret de ne pouvoir accompagner son cher et regretté ami Jean-Baptiste Duquennoy à sa dernière demeure. Quelque digne épouse veuille croire qu'il remplit ce devoir au moins de cœur.

O. BRANQUART.

La fête de Jeanne d'Arc

L'aspect de la ville est des plus jolis, des quantités de drapeaux décorent les façades des maisons et des cafés, on constatera avec plaisir c'est que la majorité des habitants, n'a oublié que la fête de l'héroïne française est avant tout une fête patriotique, ont arboré les trois couleurs nationales.

La note dominante est le drapeau français, les bannières étrangères étant en infime minorité, donc Roubaix a fêté la grande Française sans s'inquiéter des avances faites par ceux qui auraient voulu avant tout en faire une fête religieuse.

A propos de *Te Deum*, plusieurs membres de la société des « Anciens Combattants de 1870-1871 » se sont réunis dans nos bureaux pour protester contre cette manifestation religieuse.

La convocation qu'ils avaient reçue les invitaient à assister à un punch qui devait avoir lieu à quatre heures, et, au lieu de cela on les a conduits à la messe.

Dans la soirée des punch a été bu un peu dans toutes les sociétés.

*

Le concert populaire. — Nous ne pouvons s'applaudir à l'exécution inspirée du *Cercle militaire*, qui avait hier, organisé un concert populaire au manège de la rue de Barbieux. C'est là, ce nous semble, une chose qui voit bien au *Te Deum* ; la représentation d'un concert patriotique en telle circonstance est osée des plus louables, et cette occasion les organisateurs ont, en partie, atteint le but qu'ils se proposaient. Mais l'heure à laquelle ce concert était fixé n'était-elle pas un peu avancée ?... Aussi le public qui y assistait était assez clairsemé.

La course à l'enfance a d'abord exécuté un *Allegro militaire* avec un remarquable brio.

L'*ouverture de Zampa* d'Hérold, morceau qui était inscrit au programme de l'audition de Sainte Cécile de la Société, a également été rendu avec tout le talent de notre excellente fanfare.

La *Orchia Roubaisienne* a interprété ensuite avec beaucoup d'une partiate facture, deux morceaux de délicatesse, intitulé *Paix charmante*. L'adorable composition de Riga, les *Esprits de la Nuit*, qui valut à cette Société de si brillants succès lors du concours de Tourcoing, lui a fourni encore l'occasion d'une chaleureuse ovation.

Et les frénétiques applaudissements ont salué le chœur tout vibrant de patriotisme : *A Combre du Drapeau*.

Pendant la troisième partie, la Grande Fanfare a exécuté la *Marche religieuse de Lohengrin*, morceau d'une incomparable envergure, et dont nous avons apprécié l'exécution par cette Société il y a quelques mois. Ensuite elle a débuté avec art une agréable valse : *Aimons-nous*.

Pour célébrer la fête, la grande Fanfare a joué la *Marseillaise* que toute l'assistance a reprise en chœur debout.

Comme nous le disions plus haut, nous ne pouvons que féliciter les organisateurs de leur *fête et témoigner le regret qu'ils n'aient pas* donné cette fête à la Société. La recherche en aurait été plus complète.

RÉMY FASOL.

Une vieille femme renversée par un cycliste. — Dimanche matin, vers dix heures et demie, M. Vital descendait sur une bicyclette la rue du Vieil-Abreuvoir quand, arrivé au coin de la Grand Place, il alla se jeter sur une vieille femme qui traversait la place en ce moment.

Relevée aussitôt par des passants, la dame fut transportée à la pharmacie Coulitte, où elle fut conduite en voiture chez le docteur Derville ; elle se plaignit de violentes contusions aux reins.

Elle a décl-ré se nommer Mme veuve Delaye, âgée de 60 ans, marinière ; son bateau est amarré au pont du Blanc-Seau.

Vol. — Depuis quelque temps déjà, M. H. Florin, cabaretier, 26, rue de l'Alouette, s'aperçevait de la disparition de divers objets, tels que linges, vin, etc.

Il soupçonnait fort-ment une « logeuse », Pauline Decabecq, âgée de 20 ans, d'être la voleuse et en conséquence il fit part de ses soupçons à l'agent de sûreté Berto.

Une perquisition faite par ce dernier à la chambre de Pauline Decabecq amena la découverte d'une quantité d'objets divers appartenant à l'ex Florin ; plus trois bouteilles de vin et deux bouteilles vides ayant contenu du champagne...

Devant ces preuves évidentes, on n'hésita pas à arrêter la logeuse qui a été écrouée au dépôt de sûreté.

CHRONIQUE COLOMBOPHILE

Résultats du concours de Clermont (154 k.), organisée par l'Union fédérale colombophile de l'arrondissement du Pigeon gris tenu par Arthur Boyry, rue Daubenton.

1er prix, Dufour Louis, pp — 2e, Gallet — 3e, Emile Wacrin — 4e, Dubus 2 p — 5e, Dufour L. 2 p — 6e, Camille Ch. 2 p — 7e, Verroes p — 8e, Eyr Victor — 9e, Masser P. 4 p — 10e, Delattre — 11e, Petit E. p — 12e, Legrand Fr. 2 p — 13e, Hestier Henri. 3 p — 14e, E. Mathon 3 p — 15e, Pierre Dubuisez 3 p — 16e, Legrand Fr. p — 17e Desfontaines, p — 18e, Sioutys, p — 19e, E. Fichelle, p — 20e, Verroest 4 p — 21e, Goethals 3 p — 22e, Fourmaise 3 p — 23e, Lecoq — 24e, L. Huque p.

Poules à 1 et 2 fr., hors concours, Legrand 1 fr 10c 1 1. Les prix seront distribués jeudi soir à heures chez : Boyry.

Résultats du concours de Clermont organisé par la Fédération bolbaisienne à les animal à Pigeon voyageur, chez Gouedard, rue d'Alger 42 et de Verrasse — 3e Declercq — 4e Mermen — 5e Hermann — 6e Bonaire — 7e Degryse — 8e Henri Napoleon — 9e Alot — 10e et 11e Ditel — 12 Pasteel — 13e Dupouchelle.

14e Montagne — 15e Bruton — 16e Morey — 17e, Boneaux — 18e, Verhoyer — 19e, Vandael — 20e, Mondet — 21e, Parent — 22e, Guimin — 23e, Blan — 24e Renard — 25e, Zambrieski — 26e, Dérôme — 27e, Guillot et Deplechin — 29e, Olive — 30e, Desfrennes — 31e, Stoffin — 32e, 33e, Verbeurver — 34e, Noël Emile.

Prix hors concours, Marasal.

Distribution des prix mardi à huit heures et demie du soir.

Dimanche prochain, 13 mai, concours sur Clermont, chez Joze, au fort Cordonnier, 125 francs prix d'honneur.

Résultat du concours de Clermont organisé par l'Union Fédérale au siège de la Société le Pigeon Gris chez Boyry, rue Daubenton, 24 pigeons lâchés à 5 h. 30. Prix hors concours.

1er : Dufour, 3 p — 2e Gallet, 1 p — 3e E. Weerts — 4e E. Dulieu, 5 p — 5e L. Dufour 2 p — 6e G. Coudel, 2 p.

7e Verroest, 1 p — 8e Eeyr, V. — 9e P. Masser, 4 p — 10e H. Delmatte — 11e E. Petit, 1 p — 12e Legrand, 1 p — 13e Mater 2 p — 14e E. Mahon, 3 p — 15e F. Legrand, 1 p.

16e D. Desbonnaires p — 17e Bon yn p — 18e E. Fichelle p — 19e Verroest p — 20e Dubus p — 21e Thelpoll pp — 22e Fourlinous pp — 23e Lecoq p — 24e Hequot pp.

Poules à un franc et 2 francs hors concours P. Legra d et Dhont.

Le premier pigeon a été constaté à 8 h. 31 m 24 avec une vitesse de 1383 m.

Le 1er 1er à 8 h. 22 m. 40 s. Distribution des prix jeudi soir à 8 heures.

Concours de colombiers tailers. — Grande affluence hier sur cet hippodrome, place du Trichon pour le grand concours de chiens ratiers, organisé par ce commerce.

Voici les résultats : Abéléard, 15 secondes, Miss, 4 Henneuse, 35 secondes, Mack 28 secondes 4 Lucie 1 Turc à Vaucelle 53 secondes, Marquise 4 Paul 19 secondes, Marsalas à Abéléard 13 secondes.

C'est donc Abéléard qui est resté vainqueur.

Photographie artistique Vte HERMANT
155 GRANDE-RUE, ROUBAIX
PREMIÈRES COMMUNIONS
12 portraits émaillés et bombés pour 5 francs
A partir de 6 fr. 50 la douzaine, avec prime.
Portraits de luxe : charbon » 10 et 12 francs la douzaine avec prime. 6773

VILLE DE ROUBAIX

Condition publique des matières textiles

Mouvement de la semaine du 30 avril au 5 mai

	Nomb. de colis	Kilos
Soie. . . .	15	709
Laine peignée	4,186	450,74
Laine filée	1,225	132,495
Blousses.	139	15,210
Coton.	357	38,276
Totaux.	5,922	637,444

Décortiquage. . . . 24 opérations
Titrage . . . . . 453 1/2 id.

Le Directeur,
L. BIPPART

TOURCOING
LA BATAILLE DE TOURCOING
ÉTUDES PRÉLIMINAIRES
(Suite)

Louis Desurmont, Maire La Municipalité de la Bataille

Quelques jours après la délibération prise par le Conseil général de la Commune au sujet des réquisitions faites par les Autrichiens, paraissait le décret de la Convention du 28 octobre 1792, prescrivant le renouvellement complet des Municipalités.

Les élections nécessitées par l'application de ce decret eut lieu à Tourcoing le 25 novembre de la même année et amènent un changement profond dans la composition de nos édiles.

C'est ici qu'il y a lieu de faire remarquer que contrairement à une légende assez accréditée, ce n'est pas la Municipalité Motte-Florin qui présidait à la bataille de Tourcoing, mais celle de Louis-François Desurmont qui sortit des urnes le 25 novembre 1792.

C'est elle par conséquent, qui, pendant ces temps difficiles, a occupé le poste de confiance auquel les électeurs l'avaient appelée ; c'est à elle qu'il a été donné de prouver le courage de ses administrés pendant les occupations successives des coalisés ; c'est elle enfin qui a eu l'insigne honneur de voir les troupes françaises arrêter, par la victoire de Tourcoing, l'envahissement de notre pays.

Ce qui le prouve, c'est que depuis le 25 novembre 1792, date de l'élection Louis Desurmont, jusqu'au 25 février 1795, aucune élection n'a eu lieu à Tourcoing. Et cette absence d'élections ordinaires, auxquelles les Municipalités étaient soumises à des époques déterminées, s'explique par ce fait que le 26 octobre 1793 la Convention, par décret, ordonnait d'y surseoir.

Enfin nous ajouterons, pour réduire à néant la légende Motte-Florin, que le 5 février 1793 se rendait à Tourcoing le Perceq, Administrateur du district de Lille, muni d'un arrêté du Représentant du peuple Berlier, en date du 4 novembre 1794, et conçu en ces termes :

. . . . . .

« Considérant que le Conseil général de » Tourcoing est composé de bons citoyens, » mais que néanmoins il y a lieu d'y apporter quelques changements rendus » nécessaires par les empêchements ou le » peu de docilité de quelques uns de ses » membres, sans entendre inculper le » patriotisme d'aucuns, arrête, après » avoir pris les renseignements les » plus exacts et d'après la loi sur le gouvernement révolutionnaire de Tourcoing :

» Le Conseil général de la Commune » de Tourcoing démeure composé ainsi » qu'il suit :

Etus le 25 novembre 1792 et ayant eu l'honneur d'être en fonction pendant la bataille mémorable du 18 mai 1794 :

Maire : Louis-François Desurmont, brasseur.

Officiers municipaux : Pierre-François Watine, maçon ; Denis Guesquière, laboureur Philippe-Jacques Facon, laboureur ; Jacques; Stock, cabaretier ; Louis-Honoré, laboureur ; Philippe-Joseph Desurmont, marchand de laine ; Augustin Dereaux, marchand de vins ; Jacques Dupret, marchand.

Agent national : Jean-Baptiste Equinet, marchand.

Substitut : Séraphin Joseph Delahaye, tailleur.

Greffier : Jean-Michel Boisière.

Notables : Aimable Le Bacq, ex-curé ; Louis Watine, marchand de la ne ; Antoine Destombes, marchand de laine ; Louis Flipo, cultivateur ; Louis Joseph Dulongpont ; Desrumaux, apothicaire ; Joseph Leroux, brasseur ; Amand Derue, aubergiste ; Hubert Vanhende, marchand ; Lefebvre-Dupont, marchand de laine ; Philippe Cottin, marchand de laine ; Antoine Desplechin, aubergiste ; Jean Dedeux ; Arnould Dugardin, boulanger ; Denis Dervaux, chirurgien ; Gabriel Leur, perruquier ; Jean-Baptiste Desplechin, tailleur ; Cornil Prouvost, brasseur.

Installés le 5 février 1795 et n'ayant pas eu l'honneur d'être en fonction pendant la bataille du 18 mai 1794 :

Officiers municipaux : Joseph Delobel, fermier ; Joseph Cotteau, fermier ; Antoine Dervaux, fabricant.

Notables : Simon Dewulf, laboureur ; Dervaux-Lonque, fabricant ; Bonnard-Desrumaux, fabricant ; Louis Montagne, fermier ; Odon Scamps, marchand ; Denis Frys, rue de Lille.

*

« L'Agent national du district, ne pouvant se rendre à Tourcoing, charge le » citoyen Le Percq de l'exécution des présentes. »

Pour être complet, nous ajouterons que les trois officiers municipaux portés plus haut, ont remplacé les citoyens :

Dufour, médecin ; Pierre-François Housel fils, et Guillaume Odoux, marchand, membres du Conseil général de la Commune, lors de la bataille.

C'est donc sans élection, et par un simple arrêté du Représentant du peuple qui reconnait les bons services rendus par la Municipalité de Tourcoing et le patriotisme dont elle a fait preuve, que cette même Municipalité reste au pouvoir avec quelques membres nouveaux.

Malgré ce témoignage officiel, publiquement rendu aux actes de Louis Desurmont, il n'a pas échappé, lui non plus, aux accusations injustes qui avaient cours alors ; car, si Motte-Florin avait eu à subir les atteintes de la calomnie pendant son passage aux affaires, Louis Desurmont devait être plus touché encore. Nous sommes, en effet, à une époque où la loi des suspects se trouve dans toute sa vigueur. Cette loi, créée par la grandeur des périls publics, par la situation extraordinaire et tragique où se trouve le pays, visait les complots royalistes, mais rendait possibles les plus graves abus. L'envieux assouvit sa passion sans danger ; la moindre délation est accréditée et le plus honnête des citoyens se trouve sans défense en présence de la prison et de l'échafaud.

La tradition nous rapporte qu'un inconnu dénonça le Maire Louis Desurmont comme suspect et l'accusa, de plus, d'avoir padisé avec l'ennemi et livré la barrière du Haut-Cartier. Il n'en fallait pas autant pour être arrêté, jeté dans les prisons de Lille et condamné à mort.

Ce fut le cas de Louis Desurmont.

Il allait être exécuté, et déjà la liste fatale des victimes était répandue dans Lille par le cirieur public.

Un jeune officier de cavalerie dé la brigade de Dumonceau, plus tard duc de Bergendael, est attiré par le nom de Desurmont qui retentit à ses oreilles, c'est celui de son père. Il s'approche et s'informe. Vite il vole auprès de son général, dont il est l'aide-de-camp et lui réclame cette vie qui lui est si chère.

Il fut facile à Dumonceau d'obtenir l'élargissement immédiat du condamné ; car l'excellent patriote Louis Desurmont, Maire de Tourcoing, avait enrôlé ses trois fils, dès que la Patrie avait été déclarée en danger par la Convention ; et ses trois officiers déjà, venaient témoigner du civisme irréprochable de leur père.

(A suivre.) LA TOUR DU COING.

LES FÊTES DU CENTENAIRE

Samedi soir, a eu lieu à l'Hôtel de Ville, dans la petite salle des mariages, une réunion tenue sous la présidence de Maurice-Six, vice-président du comité, à laquelle assistaient les officiers et sous-officiers des hommes de troupes.

On a défini au cours de cette réunion, les attributions de chacun d'eux, de même que les divers mouvements qui seront exécutés sur le parcours du cortège historique des 20 et 21 mai.

Dans notre numéro de lundi dernier, nous demandions de laisser la latitude la plus complète aux officiers et sous-officiers, désignés par le sort dans une réunion générale des hommes de troupe, c'est-à dire, de les laisser diriger leurs pelotons en section, à leur façon, afin d'assurer la bonne marche du cortège.

Nous sommes heureux d'annoncer que notre appel a été entendu, car, dans cette réunion, il a été décidé que les troupes seraient directement sous les ordres de M. Fourmentin, capitaine adjudant-major, qui lui, recevra des ordres de MM. les officiers des états-majors, d'accord avec le comité d'organisation.

*

Comme nous l'avons annoncé, une réunion des hommes devant faire partie des chasseurs de Rosenthal et des artilleurs, a eu lieu, hier matin, à l'hôtel des pompiers.

Tous les hommes inscrits pour ces deux groupes se sont présentés et ont tous été habillés.

Les uniformes qui ne seront distribués que quelques jours avant les fêtes, ont été ensuite choisis et désignés par M. Edouard Cau, que nous nous plaisons ici à féliciter, pour le dévouement qu'il apporte dans le travail important dont il a bien voulu se charger.

Il en est de même de M. Fourmentin, qu'est occupé avec zèle dont nous le félicitons, du classement des chevaux de l'artillerie et de la cavalerie.

*

Une réunion générale de tous les hommes de troupe aura lieu dimanche prochain, également à l'hôtel-caserne des sapeurs-pompiers.

Après que l'on aura procédé à l'habillement des lanta-sains, des hussards et dragons verts, différentes manœuvres seront exécutées une dernière fois, afin de mettre complètement au les hommes au courant des exercices de 1794.

*

Comme on le voit, grâce au concours empressé de tous, nous pouvons maintenant prédire que le cortège historique, pour capital des bri antes fêtes qui se préparent, obtiendra un succès éclatant.

Société des anciens militaires. — On nous prie d'informer les anciens militaires de la commission de la société des Anciens Militaires, de se trouver à la réunion qui se tiendra ce soir, à 8 heures précises chez M. Ed.

Feuilleton de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing 2

L'HOMME DE LA NUIT

PROLOGUE

Le Faux

— Nous n'avons besoin de personne.

— *Oh ! monsieur, supplia le malheureux, il est impossible !*

Et on l'entendit bredouiller à voix presque inintelligible :

— Une femme, une petite fille, mourant de faim.

M. Cervier n'écoutait plus.

Il dit avec son accent sec, tranchant :

— Ce n'est pas mon affaire ! Nous n'avons besoin personne !

L'homme avait tourné le dos. Il s'en allait, les jambes tremblantes, hébété, cassé en deux, comme si une voix partie de derrière un guichet cria :

— Arrêtez !

Il s'arrêta aussitôt, pris d'un espoir, et il vit un homme se lever, un homme à la face rusée et joviale, tout court, aux épaules larges, qui lui dit :

— Dites-moi que vous savez faire !

— Oh ! monsieur, je suis bien vondra. J'ai de l'instruction, une belle écriture, je sais compter.

— Et vous êtes dans la misère ?

— Une misère atroce. Pas de pain, pas de feu, ma femme mourante, et ma petite fille, ma pauvre petite fille...

Le malheureux ne put achever. Des larmes avaient jailli de ses yeux, des larmes abondantes, longues comme un torrent, et qui s'étaient mêlées à la sueur, aux premières parcelles de pluie qui tombaient.

L'homme dit :

— C'est bien vrai tout cela?

— Oh ! monsieur !

— C'est vrai, dites-moi.

— Cet homme m'a dit que vous vous en alliez ? Conduisez-moi chez vous.

M. Cervier haussa les épaules et se remit à son bureau.

M. Châteauroux, son associé, car c'était lui qui avait interrogé l'inconnu, M. Châteauroux mit son chapeau, prit son paletot et sortit derrière le misérable.

— Est-ce loin ? demanda-t-il.

— Rue Sainte-Marguerite.

— Je sais. Nous allons prendre une voiture.

Il hela un fiacre, dit à l'homme de donner son adresse, et la voiture partit dans la direction de la rue Sainte-Marguerite.

Pendant le trajet, l'inconnu raconta son histoire, franche-m nt, sans détour. Il n'était pas marié. La malheureuse qui vivait avec lui était une pauvre femme que son mari, un alcoolique, avait torturée et martyrisée, dont il avait eu compassion et qu'il avait recueillie et aimée. Il en avait une fille. L'homme, devenu fou furieux, était à Bicêtre depuis trois ans. La petite fille avait deux ans. Lui, il avait été caissier dans un café, mais il avait perdu sa place, l'établissement ayant fait faillite. Depuis, il n'avait rien trouvé. Mme Monnier, sa compagne, était tombée malade. Toutes les économies avaient été dépensées. On avait mis au Mont-de-Piété toutes les hardes dont il avait pu disposer, et maintenant il ne restait rien à la maison, rien. Pas un sou pour faire du feu, pour acheter du pain ou des remèdes, et la maladie fa sait des progrès rapides, et la petite s'étiolait, et lui il était désespéré, perdu. Il rêvait suicide. Toute la journée il avait rôdé, cherchant quelque chose, et partout il avait été éconduit. Qui sait, vait-il pensé, tout comme il l'était, avec la même qu'il avait? Tous ceux à qui il s'était adressé lui avaient répondu comme M. Cervier.

M. Châteauroux paraissait fort ému.

— Les seules bonnes paroles que j'ai entendues depuis des mois, dit l'homme à l'industriel, sont tombées de votre bouche ; aussi je n'oublierai jamais que vous m'avez jeté de mot et des mots. Pardon ! vous ne le sommais une fidélité, un dévouement de caniche.

On était arrivé.

La voiture s'arrêta devant une des plus misérables maisons de la rue Sainte-Marguerite, où les constructions ne se distinguent guère tant il par l'élégance ni par le confortable.

— Je n'oserai jamais, dit l'homme à son compagnon, vous faire entrer dans le taudis. C'est une mesquine, sous la lucarne.

— Allez donc ! je connais la misère et ne suis pas bégueule.

On s'engage dans un escal er étroit, obscur, aux marches fort usées.

Les murs suintent-ent d'humidité. Tout était sombre, lugubre, sale.

Un homme prenait l'inconnu de voir là un homme riche, habillé avec du luxe.

A chaque instant, il lui recommandait de prendre garde, d'aller doucement.

M. Châteauroux éclatait de rire.

— Allez donc ! allez donc !

Il était très gai, heureux de la bonne action qu'il allait accomplir et il croyait tout maintenant. Il voyait bien que l'homme n'avait point menti, le malheureux de ne l'avoir pas repoussé comme son associé, sans savoir, sans s'assurer. S'il y a de faux malheureux qui exploitent la crédulité des gens charitables, combien de vraies misères ne peut-elle pas passer sans secours, faute de se savoir !

Il se félicitait, lui, de ne pas s'être trompé à l'accueil du malheureux solliteur, d'avoir deviné une infortune vérifiable, digne d'intérêt et qu'il pouvait soulager.

M. Châteauroux avait dépassé la quarantaine. Il était veuf depuis plusieurs années, et il avait un fils qui était en pension. Il menait, en commun avec M. Cervier, une importante maison de métallurgie, dont les usines étaient situées dans le département du Nord, aux environs de Lille, et dont le dépôt et les bureaux étaient, ainsi que nous l'avons dit, rue Amelot.

D'un caractère gai, enjoué, il offrait un parfait contraste avec son associé, qui était aussi froid, aussi sec que lui.

C'était ce dernier qui menait la maison, car il avait pris peu à peu de l'empire sur son associé, nature molle et sans résistance.

M. Châteauroux, du reste, n'essayait pas de lutter. Il était heureux de laisser les soucis vivres d'une main assez ferme, et il s'en rapportait pour cela à son compagnon, que les employés appelaient le loup-cervier. Il n'inspirait que peur et haine, les rares fois qu'il avait peines infligées par l'inexorable sévérité, et en l'aimait lui, autant qu'on haïssait l'autre.

On comprend maintenant comment M. Châteauroux a été touché par l'air misérable d'inconnu qui s'était présenté dans ses bureaux, quand M. Cervier, au contraire en était resté insensible aux supplications du malheureux.

On comprend aussitôt le haussement d'épaules dédaigneux qu'avait eu ce dernier, quand il avait vu son associé s'occuper du pauvre homme, et lorsqu'il l'avait vu partir avec lui son désir n'avait plus connu de borne, était devenu presque du mépris.

Mais M. Châteauroux n'y songeait pas ; peu de ce que pouvait penser son collègue. Il n'avait résisté à un bon mouvement de son cœur charitable.

Il était riche. Il voulait faire profiter les malheureux de sa fortune.

Ce n'était pas la première fois, on le dit vite maintenant, que M. Châteauroux allait ainsi au dénicher de vraies misères et de la vraie misère de ses dons, de la réalité de la misère qu'il éclairait, mais jamais encore il n'avait vu d'usure aussi complète que celle du malheureux qu'il avait accompagné ce jour-là.

Qu'on la porte du taudis, s'ouvrit, il faillit reculer en arrière, tellement il avait été saisi aux entrailles par l'horreur et la pitié tout à la fois.

A terre sur un peu de paille couverte d'une couverture trouée, rapiécée, graisseuse, ignoble, une femme était étendue, le visage hâlé, grelottant dans ses pauvres vêtements, pâle comme la mort, et à côté était une petite fille qui essayait de consoler, mais qui pouvait des cris à fendre l'âme en demandant à manger...

En voyant pénétrer chez elle un homme qu'elle ne connaissait pas, la malheureuse, par se d'une pudeur, s'enfonça sous sa couverture, mais Anselme s'approcha.

— C'est un sauveur que je vous amène, dit-il. J'ai trouvé quelqu'un qu a eu pitié de nous.

— Certainement, ma dame, dit M. Châteauroux très ému, j ai été touché par l'accent de votre ami... je suis heureux d'être venu, puisque j'ai découvert une si grande infortune à soulager.

Il se tourna vers Anselme :

— Voici de l'argent, dit-il. Allez acheter tout ce qu'il faut pour faire du feu, pour donner à manger à cette pauvre femme, à sa fille et à vous ! Et moi je vais voir s'il n'y a pas dans la ma son un apparteme t plus confortable que celui-ci, et où vous serez mieux.

Il avait mis entre les mains du pauvre homme toute une poignée d'or.

Anselme tomba à genoux.

— Oh ! monsieur, bégaya-t-il, jamais !

— Allez vite ! interrompit M. Châteauroux. Vous voyez bien que cette enfant a faim !

L'homme se releva, puis il se précipita dehors et dégringola l'escalier quatre à quatre, plus touché encore de la façon dont le charitable était fait que de la charité elle-même.

Du haut de l'escalier, M. Châteauroux lui cria :

En passant, dites à la concierge de monter. J'ai à lui parler.

— Oui, monsieur. Oui, mon sauveur, oui, mon Dieu, répondit Anselme, qui ne savait par quelles paroles témoigner sa reconnaissance.

III

La malade, immobile sur son lit, regardait M. Châteauroux avec des yeux extasiés, n osant pas croire au bonheur qui lui arrivait.

Sauvée ! Ils étaient sauvés, son mari, sa petite fille ! Elle ne pensait pas à elle. Elle se savait condamnée. Elle savait qu'elle allait mourir, mais du moins elle pourrait mourir en paix. Elle ne parlait pas, ne trouvait pas de mots pour exprimer tout ce qu'elle ressentait de bonheur, de reconnaissance. Quant à M. Châteauroux, il allait et venait dans la pièce d'un air impatient, bourru, pour cacher l'émotion qui l'avait gagné en présence de cette misère et qui avait gonflé ses paupières.

Le temps en temps, ses yeux se portaient comme malgré lui sur la petite fille, joli e malgré sa maigreur, avec ses grands yeux largement ouverts, ses cheveux dorés tout bouclés et l'air souffreteux de sa petite figure qui aurait arraché des larmes au plus indifférent. Elle ne pleura t plus. Elle attendait, étonnée de voir pour elle cette figure bienveille, comme si elle avait senti que quelque chose de nouveau, d'imprévu se passait pour eux.

La conc erge entra.

C'était une femme d'une cinquantaine d'années, le visage p que, au menton et sous le nez, de poils grisonnants, l'air rusé, blasée mais de voir pour elle cette figure bienveille, comme si elle avait senti que quelque chose de nouveau, d'imprévu se passait pour eux.

La conc erge entra.

C'était une femme d'une cinquantaine d'années, le visage p que, au menton et sous le nez, de